This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UN QUART-D'HEURE
DE SILENCE,
OPÉRA EN UN ACTE,

Paroles de M. GUILLET;

Musique de M. GAVEAUX.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique national, le 20 Prairial an XII. (9 Juin 1804.)

Prix, 1 fr. 20 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°. 558, au coin de celle St.-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBREUIL.	*M. Solié.*
FLORICOURT.	*M. Gavaudan.*
FRONTIN.	*M. Chenard.*
ALEXANDRINE.	*Mad. St.-Aubin.*
FLORINE.	*Mad. Gavaudan.*
Mad. SOUFFLOT.	*Mad. Gonthier.*
Un Domestique.	

La Scène se passe en Province.

PQ
2270
G45
Q2

AVIS.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

Drum. Th. Rom. Dept.
4-29-32

A Mme. ST.-AUBIN.

MADAME,

Je n'ai point assez d'amour-propre pour vous offrir la dédicace de mon Quart-d'Heure de Silence. Alexandrine parée de vos charmes, embellie de vos grâces, ne m'appartient plus, et je désespérerais de prolonger l'indulgence du public, si je pouvais méconnaître le talent inimitable qui a désarmé sa sévérité. Je me bornerai donc à vous prier d'agréer l'expression de ma vive reconnaissance. Je vous dois, d'ailleurs, quelques encouragemens dont je m'honore ; car le censeur le plus inflexible ne résiste point à l'accent enchanteur d'une femme qui, pour servir de modèle dans tous les genres, n'a pour guide que son cœur et son esprit.

Je suis avec respect,

Madame,

Votre très-humble
et dévoué serviteur,
GUILLET.

1-26-37 mr 245

UN QUART-D'HEURE
DE SILENCE,
OPÉRA EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un Salon. A la droite de l'acteur, une cheminée avec sa glace et une pendule. Une table à côté. A la gauche, une autre table avec écritoire, plumes et papier. Une petite porte sur le même côté. Au fond, une croisée avec un rideau qui n'est pas tiré.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORINE (*entre gaiement en scène.*)

MADEMOISELLE Alexandrine est en ce moment à parler à son père en faveur de ce pauvre Frontin qui depuis huit grands jours, me jure une fidélité à toute épreuve ! le bon papa ne laissera point échapper l'occasion de lui rappeler la perfidie des hommes, l'inconstance de l'amour, les caprices et la légéreté des femmes, (*riant.*) et puis ma jolie petite maîtresse est elle-même si pétulante, si étourdie, si... Mais comme la morale est un faible préservatif contre les atteintes de l'amour, il conclura par me donner son consentement dont je saurai faire un bon usage.

COUPLETS.

Sur le déclin de l'âge,
Vieux parens chaque jour,
Disent qu'il n'est pas sage
De céder à l'amour :
Si c'est une imprudence
Que d'oser s'engager ;
C'est par l'expérience
Qu'il faut s'en corriger.

Dans le siècle où nous sommes
Pour égayer le tems,
Nous pensons que les hommes
Sont par fois inconstans;
Si la raison soupçonne
Du moins n'en disons rien:
Car les torts qu'on leur donne
Nous les partageons bien.

Les voici; écoutons sans rien dire.

SCENE II.

FLORINE, M. DUBREUIL, ALEXANDRINE.

M. DUBREUIL, (*de la coulisse.*)

Ah, ah, ah, la bonne folie! (*entrant en scène.*) Florine oserait songer au mariage?

FLORINE, (*à part.*)

Nous y voilà.

M. DUBREUIL.

Je suis étonné qu'une fille aussi raisonnable qu'Alexandine, ait pu se prêter à un projet aussi ridicule.

ALEXANDRINE.

Comment, mon papa, une jeune personne de dix-huit ans, pourrait refuser d'unir son sort à celui d'un honnête garçon, d'un garçon fort estimable!

M. DUBREUIL, (*à part, en souriant.*)

Monsieur frontin, je vois où l'on en veut venir.

FLORINE.

D'ailleurs, monsieur, je ne crois pas mériter le plus léger reproche.

M. DUBREUIL, (*s'amusant.*)

Assurément, et j'ai grand tort de m'opposer à ton bonheur.

ALEXANDRINE, (*très-vivement.*)

Tu mets toujours un ton de plaisanterie charmant dans les choses les plus sérieuses... Mais sais-tu bien, mon papa, que tu fais méconnaître dans le monde, l'excellence de ton caractère?

M. DUBREUIL.

Ah, mon dieu! que me dis-tu là? explique toi, ma chère fille?

ALEXANDRINE, (*d'un ton très-animé.*)

D'abord nous vivons fort retirés de la société et de

ses plaisirs ; si par hazard tu m'y accompagnes, tu mets toujours des obstacles, sans motif raisonnable, aux choses les plus simples, les plus naturelles.

M. DUBREUIL.

Ah ! il est vrai que l'autre jour à ce bal pour ma fête, tu avais dansé avec ton cousin, dix contre-danses de suite, et que j'arrivai fort imprudemment pour t'empêcher de danser la onzième ! c'était pourtant si naturel..... et puis ?

ALEXANDRINE, (*étonnée.*)

Mais en voilà bien assez comme cela.

M. DUBREUIL.

On ne dit que cela ? mais on est trop indulgent. Quel bonheur que l'on ne soit pas instruit que Floricourt, il y a cinq à six jours, m'avait fait l'honneur de te faire demander en mariage.....

ALEXANDRINE, (*vivement.*)

En mariage ! (*à part et avec beaucoup de volubilité*), il ne m'avait pas trompé ! ce cher Floricourt, comme il m'aime ! oh, je suis trop sensible à cette nouvelle preuve d'amour pour différer un aveu que m'impose la reconnaissance, et certainement, oh ! oui, très-certainement !....

M. DUBREUIL, (*achevant sa phrase.*)

Et que j'avais eu la foiblesse de lui faire refuser mon consentement.

ALEXANDRINE, (*baissant les yeux.*)

On ne parle pas de ton refus.

M. DUBREUIL.

C'est fort heureux pour moi... Comment donc un jeune fou à qui de mon tems on aurait donné un tuteur, et ma fille, modèle parfait d'étourderie, d'indiscrétion, dotée par la nature du don de la parole et qui en use avec une éloquence... oh certainement.

ALEXANDRINE, (*avec humeur.*)

Ainsi nous voilà condamnées au célibat pour le reste de notre vie.

FLORINE.

Jolie perspective à notre âge !

M. DUBREUIL.

Oh, que non !...

ALEXANDRINE.

Tu accueilles si bien les maris qui se présentent.

tout, je ne doute de rien, je juge de sang-froid, je ne consulte personne, je ne saurais me tromper, d'où je conclus que sous huit jours, je serai mariée à mon cousin !.... Mais je ferai plus....

FLORINE.

Vous profiterez, peut-être, de la même occasion pour me marier.

ALEXANDRINE.

Je te servirai de mère ma pauvre Florine.

FLORINE, (*souriant.*)

Comment de mère ?

ALEXANDRINE.

Ma gaieté t'effarouche : ah mon Dieu ! que les gens si raisonnables sont quelquefois bien ennuyeux !

COUPLETS.

Point de mélancolie,
Bannissons les soupirs,
Le printems de la vie
Se consacre aux plaisirs.
S'il faut à la vieillesse
Les fruits de la saison,
Je veux dans ma jeunesse,
Egayer la raison.

Fille à la fleur de l'âge,
Voulez-vous le bonheur ?
Sans cesser d'être sage,
Consultez votre cœur,
Si la mélancolie
Fais parler la raison,
Par un grain de folie,
Egayez la leçon.

FLORINE.

Mais songez donc, mademoiselle, que monsieur votre père ne consentira jamais à votre mariage, si monsieur Floricourt persiste à vouloir fixer son séjour à Paris.

ALEXANDRINE, (*très-gaiement.*)

Pauvre fille ! tu prends au sérieux tout ce que dit mon père ? mon cousin est sans contredit une tête légère, un jeune fou ; mais si mon père me reproche quelquefois la même étourderie, tu dois t'appercevoir qu'il se réjouit en secret de cette vivacité de caractère qui prévient ses moindres desirs, de l'ordre admira-

ble qui règne dans l'intérieur de son ménage, de la profondeur de mes idées, de la sagesse de mes réflexions sur la revue des modes, la danse, les concerts, les romans, les pièces nouvelles, les énigmes, les charades, les bouts-rimés et tout ce qui constitue essentiellement le mérite des femmes, en poésie, littérature, musique et morale.

FLORINE.

Fort bien, mais en définitif....

ALEXANDRINE.

Il y aura des roses et quelques épines. Que veux-tu mon enfant? tout se compense dans la vie; mais à l'exemple du sage, il faut savoir prendre le tems comme il vient.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS FRONTIN.

FRONTIN (*en entrant.*)

Monsieur Floricourt.

ALEXANDRINE (*vivement.*)

O ciel! je suis dans un négligé effrayant! Frontin, est-il encore bien loin?

FRONTIN.

Mademoiselle. Il traversait le jardin comme j'entrais.

ALEXANDRINE (*courant à la glace et très-vivement.*)

Ce désordre est affreux! Florine, mets une épingle à mon fichu! (*à Frontin.*) mon ami, il faudra profiter de l'absence de mon père, pour aller prévenir mes fournisseurs, demain grand bal chez la sœur de notre préfet... Il faut ôter ce chapeau. (*Elle le jette sur la table.*) Mon carton! (*le prenant vivement des mains de Florine.*) Cette petite fille est d'une nonchalance! (*tirant les bonnets et les faisant voler aux quatre coins de l'appartement.*) Ah, mon Dieu! les vilains bonnets! (*courant à Frontin*) sur-tout, mon ami, n'oublie pas Madame Soufflot, ma marchande de modes (*descendant la scène.*) Floricourt va me trouver épouventable! (*à Frontin.*) mon tailleur, mon cordonnier, mon coiffeur! Florine, observe la rentrée de mon père par cette croisée (*à part*) venir de si bonne heure chez une demoiselle, ce jeune homme est d'une indiscrétion (*l'appercevant.*) Eh! arrivez donc, étourdi!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS. FLORICOURT,

FLORICOUT. (*du ton le plus étourdi.*)

Ma chère cousine, félicitez le plus heureux des amans ! Je sors de chez mon notaire, je lui ai dicté le projet de notre contrat de mariage ; il en dresse les articles, sous une heure il le présentera à la signature de mon oncle et demain je vous épouse !

ALEXANDRINE (*riant aux éclats.*)

Ah, ah, ah, la bonne folie.

FLORICOURT.

Ma foi je réfléchissais cette nuit, à la nécessité d'achever le roman de nos amours. Le célibat me tue, il vous désespère, d'honneur cela crie vengeance, vous riez cousine ? vous avez tort : c'est une affaire terminée.

ALEXANDRINE.

Pauvre tête ! vous ne deviendrez donc jamais raisonnable ?

FLORICOURT (*riant.*)

Raisonnable, moi ! Ah, la réflexion est admirable !.... Vous ignorez donc mes projets de réforme, mon plan de sagesse ? (*fixant Alexandrine*) Ah ! mon Dieu, cousine, comme vous êtes pâle ce matin !

ALEXANDRINE.

Là ! C'est ce vilain chapeau... Vous trouvez mon cousin ? (*courant à la glace.*) Je l'aurais parié, il avait bien besoin de se tant presser.

FLORICOURT (*à Florine en folâtrant.*)

Et ce maraud de Frontin, comment le traite-tu ?

FRONTIN.

Que sa timidité ne vous effraie pas, Monsieur, elle m'adore !

FLORICOURT.

Ah ! fripponne !

ALEXANDRINE.

Donnez-nous donc, mon cher cousin, les détails de votre plan de sagesse ?

FLORICOURT.

C'est en partie le motif de ma visite : j'ai renouvelé hier toute ma maison, réglé toutes mes affaires. Mes domestiques sont renvoyés, mes ouvriers congédiés,

mes créanciers ajournés, mes chevaux vendus, mes meubles ont disparus. En un mot, on pourrait mettre sur ma porte cochère, maison à vendre où à louer présentement.

ALEXANDRINE.

Eh ! pourquoi tout ce changement, mon ami !

FLORICOURT.

Par une raison toute simple, mes domestiques étaient d'abord d'une niaiserie villageoise, d'un trop mauvais genre pour la capitale que nous devons habiter les deux tiers de l'année, et comme je ne veux que d'honnêtes gens à mon service, je consulterai sur leur probité, la feuille économique. Mes chevaux Normands étaient d'un embonpoint effrayant, travaillaient fort peu ; il m'arrive demain six chevaux Anglais, transparens comme le cristal, ils font six lieues à l'heure. Enfin, mes meubles n'avaient été renouvellés que trois fois depuis la mort de mon père ; le tapissier le plus délicieux de Paris, m'a promis de me remeubler économiquement, avec sa probité ordinaire, au cours de la place.

FLORINE, (*riant aux éclats.*)

Ah, le joli plan de sagesse !

FRONTIN.

Je pense que monsieur n'aura pas oublié...

FLORICOURT.

Ton mariage avec Florine ? c'est de droit, mon ami... (*à Alexandrine.*) Vous voyez, cousine, que ma prévoyance s'est étendue sur les plus petits détails... Vous consentez à tout ?

ALEXANDRINE, (*souriant.*)

Et vous me répondez du succès ?

FLORICOURT.

J'attends le contrat.

ALEXANDRINE.

Etourdi !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, (*à Floricourt.*)

Mon maître va se rendre à l'invitation de monsieur.

FLORICOURT.

Quand il voudra, mon ami... (*Le domestique sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté le domestique.*

FLORICOURT, *(à Alexandrine.)*

Ma chère cousine, veuillez permettre.....

ALEXANDRINE.

Nous allons vous attendre au jardin où vous viendrez nous rendre compte du résultat de votre démarche..... Mon cher Frontin prends la poste et cours chez tous mes fournisseurs.

FRONTIN.

Oui, mademoiselle.

FLORICOURT.

Passe en même tems chez mon notaire et recommande lui la plus prompte expédition.

FRONTIN.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

FLORINE, (*s'amusant.*)

Bien du succès, monsieur Floricourt.

FLORICOURT.

Le soleil éclairera demain le plus beau jour de notre vie! (*Il donne la main à Alexandrine jusqu'à la porte.*)

SCENE VIII.

FLORICOURT, (*très-étourdiment.*)

Me voilà donc enfin raisonnable, et du plus étourdi des garçons devenu par enchantement, le plus sage des maris !

RONDEAU.

Le beau présent que la sagesse,
Pour mes amis, qu'elle leçon,
Oh, pour le coup, dans ma jeunesse,
Je vais faire oublier Caton.
Aimable étourderie,
Agréable folie,
Doux plaisirs de la vie,
Faites place aux soucis,
Amoureux plein de zèle,
Pour n'aimer qu'une belle,
Etre constant, fidèle,
Je me rends à Paris.
Le beau présent, etc.

Au début, j'aurai beau faire,
Montrer une humeur sévère,
On dira c'est un mystère,
Et de droit on doutera,
Si mon changement étonne,
Pour prouver que je raisonne,
Et ne surprendre personne,
Je prends loge à l'Opéra

Le beau présent, etc.

Voici mon oncle, vîte au fait.

SCÈNE IX.

FLORICOURT, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL, (*affectueusement.*)

Mon cher neveu, je suis flatté de la visite.

FLORICOURT.

Mon cher oncle, le plaisir est bien partagé, (*à part*) il me voit venir.

M. DUBREUIL.

Mais, de si bonne heure chez moi : quel pressant motif ?

FLORICOURT, (*vivement.*)

Je vais vous l'apprendre, (*courant chercher un fauteuil*) donnez-vous la peine de vous asseoir.

M. DUBREUIL, (*souriant.*)

Je te remercie, je me tiendrai debout. (*à part.*) C'est une déclaration.

FLORICOURT.

En deux mots ! j'aime Alexandrine, elle me paie du plus tendre retour, nous nous convenons par l'âge, l'état, la raison, la famille, la fortune ; je viens vous la demander en mariage.

M. DUBREUIL.

En mariage !

FLORICOURT.

Je l'épouse demain, si vous voulez bien me le permettre.

M. DUBREUIL, (*à part.*)

Il y met du moins de la franchise, (*haut*) mon cher neveu.

FLORICOURT.

Mon cher oncle.

M. DUBREUIL, (*s'amusant.*)

Je suis confus de tant de procédés.

FLORICOURT.

J'apprécie les égards qui vous sont dûs.

M. DUBREUIL.

Etonné de cette prévenance amicale.

FLORICOURT.

Je ne pouvais agir différemment.

M. DUBREUIL.

Tu es un garçon fort estimable !

FLORICOURT.

Tout le monde le dit.

M. DUBREUIL.

Très-estimé !

FLORICOURT.

C'est un bien de famille.

M. DUBREUIL.

Alexandrine jouit du même avantage.

FLORICOURT.

Nous avons été élevés ensemble.

M. DUBREUIL.

Mais (*Floricourt le regarde*) tu ne l'épouseras pas demain.

FLORICOURT.

C'est sans doute une plaisanterie que veut faire mon oncle.

M. DUBREUIL.

C'est absolument, comme j'ai l'honneur de te le dire.

FLORICOURT.

Et la raison, s'il vous plaît ?

M. DUBREUIL.

Des raisons ! oh, la liste en serait trop effrayante.

FLORICOURT.

La meilleure ?

M. DUBREUIL.

Je ne le veux pas.

FLORICOURT.

Je présume trop bien de mon oncle, pour croire qu'il appelle cela une raison.

M. DUBREUIL.

Tu en veux une autre ?...

FLORICOURT, (*souriant.*)

Je m'en rapporte à vous.

M. DUBREUIL.

Eh bien, tu es un étourdi.

FLORICOURT.

Je conviens que je l'étais encore, il y a vingt-quatre heures.

M. DUBREUIL.

Vraiment ?

FLORICOURT.

Mais je ne le suis plus !

M. DUBREUIL.

En vérité !

FLORICOURT.

C'est absolument comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M. DUBREUIL.

Tu serais devenu raisonnable ?

FLORICOURT.

Vous seriez encore à vous en appercevoir ?

M. DUBREUIL (*le fixant.*)

En effet, je te dois des excuses pour avoir paru en douter.

FLORICOURT, (*vivement.*)

Le voile est tombé, le charme dissipé, l'illusion détruite, et puisque la solitude est l'asyle de la sagesse, je quitte la campagne pour m'aller fixer à Paris. Les caprices et l'étourderie ruinent la jeunesse ; je réunirai chez moi tous les agrémens de la vie, pour n'en point chercher ailleurs. Les vrais amis sont rares, difficiles à trouver ; je tiendrai table ouverte, pour jouir de leur présence régulièrement.... A l'heure du dîner. Je ne joue plus, je pense solidement, je n'aime qu'une femme, ainsi vous voyez....

M. DUBREUIL, (*souriant.*)

Que tu es un homme parfait.

FLORICOURT.

A peu de choses près.

M. DUBREUIL.

Il te manque cependant une vertu.

FLORICOURT.

Laquelle ?

M. DUBREUIL.

La modestie.

FLORICOURT.

C'est le lot de la médiocrité.

M. DUBREUIL, (*gaiment.*)

Je ne m'étonne plus que tu l'ayes mise en oubli.

FLORICOURT.

Venons au fait, mon oncle.

M. DUBREUIL, (*s'amusant.*)

Comment donc! mais c'est une affaire terminée.

FLORICOURT, (*transporté.*)

Vous êtes un homme charmant (*courant à la porte*), je suis à vous dans la minute.

M. DUBREUIL, (*le rappelant.*)

Mais un moment, j'ai encore une petite observation à te faire.

FLORICOURT.

Nous perdons des instans précieux.

M. DUBREUIL.

Je dois consulter ma fille.

FLORICOURT, (*vivement.*)

Je cours l'en prévenir.

M. DUBREUIL.

C'est précisément ce que je veux te défendre.

FLORICOURT.

Eh bien : je m'en dispenserai.

M. DUBREUIL.

J'exige de plus, que tu retournes de suite chez toi par la petite porte de la rue.

FLORICOURT, (*prenant le côté d'Alexandrine.*)

Par la petite porte...

M. DUBREUIL, (*lui faisant signe.*)

De la rue... par ici, tu la connais.

FLORICOURT, (*un peu déconcerté.*)

Oui, oui, mon oncle.

M. DUBREUIL.

Et que tu y attendes mes ordres.

FLORICOURT.

Combien de tems ?

M. DUBREUIL.

Celui nécessaire pour obtenir le consentement de ma fille.

FLORICOURT.

Je vous quitte.

M. DUBREUIL.

Si tu violes ta promesse, la mienne est nulle.

FLORICOURT, (*allant pour sortir.*)

Je signe le traité.

M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL.

Je te salue.

DUO.

FLORICOURT, (*revenant.*)

N'oubliez pas votre promesse,

M. DUBREUIL.

Oh, je n'ai garde assurément !

FLORICOURT.

J'éprouve une vive tendresse.

M. DUBREUIL.

Je conçois ton empressement!

ENSEMBLE.

FLORICOURT.

Ah, je me fais du mariage,
Le tableau le plus séduisant,
Plaisir, bonheur, santé, courage,
Constance, amour, quel doux présage,
On ne vieillit point en aimant.

M. DUBREUIL

Oh, tu te fais du mariage,
Le tableau le plus séduisant,
Constance, amour, ce doux présage
Pour un père au déclin de l'âge,
Est un espoir bien rassurant.

FLORICOURT.

J'abandonne un lieu solitaire,
Pour couler des jours heureux.

M. DUBREUIL.

Mais les époux pour l'ordinaire,
N'ont besoin que d'être deux.

FLORICOURT.

Ne craignez rien; l'expérience,
Ne peut m'instruire à mes dépens.

M. DUBREUIL.

Oh, je conçois que la prudence...

FLORICOURT.

Produit des effets surprenans

Ensemble, et à part.

FLORICOURT.

Oui, je me fais du mariage,
Le tableau le plus séduisant!
Plaisir, bonheur, santé, courage,
Constance, amour quel doux présage,
(*Se retournant vers son oncle.*)
Je suis à vous dans un instant.

M. DUBREUIL.

Il se fait là du mariage,
Le tableau le plus séduisant,
Plaisir, bonheur, santé, courage,
Constance, amour, ce doux présage,
Ne se confirme pas souvent.

(*Il sort.*)

SCENE X.

M. DUBREUIL, (*souriant.*)

Si mon neveu passe pour une mauvaise tête, il se montre du moins tel qu'il est.... Mais, faut-il porter la sévérité trop loin et différer encore son bonheur avec ma fille? La vie de garçon peut le ruiner, l'exposer à de mauvais conseils, lui faire perdre sans retour les qualités du cœur... Une fois marié, je le retiens chez moi, j'administre ses biens, je lui tiens lieu de père..... Mais, pour obtenir une renonciation à ses nouveaux projets, il faudroit..... me confier à Alexandrine; mon secret ne m'appartiendroit plus. Ma chère fille est d'une pétulance, d'un babil..... Si je pouvois intéresser son amour propre à seconder mes vues, lui tendre un piége bien adroit..... Il me vient une idée... (*apperçevant Alexandrine*) la voici avec Florine; elles sont instruites du motif de l'entrevue; tâchons d'abord de leur donner le change.

SCENE XI.

M. DUBREUIL, ALEXANDRINE, FLORINE.

M. DUBREUIL (*courant à la coulisse par où est sorti Floricourt, et feignant la colère.*

Oui Monsieur, oui! c'est mon dernier mot!

ALEXANDRINE, (*entrant la première.*)

Ah, mon Dieu!

M. DUBREUIL, (*même ton.*)

Je veux donner à ma fille un mari sensé, raisonnable, et non pas un extravagant de votre espèce!

FLORINE.

Ah, Mademoiselle! tout est perdu!

ALEXANDRINE, (*à Florine.*)

Laisse-moi faire..... Contre qui te déchaîne-tu donc si violemment, mon papa?

M. DUBREUIL.

Contre qui!... Je suis fâché que tu n'ayes pas été témoin de notre entretien.

ALEXANDRINE.

Serait-ce, par hasard, Floricourt?

M. DUBREUIL.

C'est lui-même qui venoit ici, par hasard, te demander en mariage, et fixer à demain le jour de ton bonheur.

ALEXANDRINE.

J'ignore, en vérité ce que t'a fait ce jeune homme, mais depuis quelques jours tu parois prendre plaisir à oublier qu'il est ton neveu.

M. DUBREUIL, (*la contrefaisant.*)

C'est bien dommage, en vérité..... Un fou, un mauvais sujet, qui renvoie ses plus fidèles serviteurs, vend ses meubles, et se met en tête d'aller passer les deux tiers de son année à Paris.

ALEXANDRINE.

Ah! tu conviendras que Paris est un séjour charmant.

M. DUBREUIL.

Et que l'absence de ton père pourra l'embellir encore.

ALEXANDRINE.

Comment ton absence!

M. DUBREUIL.

Mais, à mon âge, tu dois penser.....

ALEXANDRINE, (*se jetant au cou de son père.*)

Ah, pardon, mon ami, pardon! Je ne quitterai jamais la maison où tu pris soin de mon enfance, oh non, non, jamais!

M. DUBREUIL.

C'est fort bien; mais mon neveu n'est encore qu'un étourdi, et à peu de chose près, tu ne vaux gueres mieux.

ALEXANDRINE.

Tu n'es pas dans ton jour de compliments.

M. DUBREUIL.

D'ailleurs vous n'avez que vingt ans.

ALEXANDRINE, (*flattant son père.*)

Ah, rappelle-toi que ma bonne maman n'avoit que seize ans quand elle fut mise en ménage, et tu ne taris jamais sur ses qualités.

M. DUBREUIL.

Oh! si tu avois les qualités de ta mère, je n'hésiterois pas un seul instant.

ALEXANDRINE.

Il ne m'appartient pas de faire mon éloge.

M. DUBREUIL.

Je crois cependant qu'il ne faudrait pas beaucoup t'en prier... Au surplus, je vais te les rappeler.

ALEXANDRINE, (*à part, et avec volubilité.*)

Il est bien inconcevable que l'on ne puisse se persuader que je suis assez raisonnable pour être mise en ménage; car enfin, et je puis le dire sans amour propre, je connois une foule de jeunes demoiselles de mes amies, qui ont été mariées à seize et dix-sept ans, et qui n'avaient pas la centième partie de mes...

M. DUBREUIL.

Quand tu voudras me faire la grâce de m'écouter.

ALEXANDRINE, (*changeant de ton.*)

Oui, mon papa.

M. DUBREUIL.

C'est fort heureux..... mademoiselle, votre mère à seize ans était économe.

ALEXANDRINE, (*vivement.*)

Je n'achète jamais que pour ma toilette.

M. DUBREUIL.

Rangée, soigneuse.

ALEXANDRINE.

Je le suis de même.

M. DUBREUIL, (*appercevant les bonnets.*)

Je m'en apperçois.

ALEXANDRINE, (*à demi-voix à Florine.*)

Ramasse donc ces bonnets...

M. DUBREUIL.

Enfin mademoiselle votre mère était... prudente, discrète..... Oh! celle-là pour la discrétion aurait pu servir de modèle.

ALEXANDRINE.

Je ne crois pas, par exemple, que tu aies de reproches à me faire sur cet article.

M. DUBREUIL.

Tu ne parles pas peut être?

ALEXANDRINE.

Je parle, il est vrai, mais toujours à propos, et si les soins du ménage que tu confie à ma vigilance, me forcent quelquefois de rompre le silence... tu ris... tu me crois peut-être susceptible d'indiscrétion?..... Veux-tu faire un petit pari avec moi?

M. DUBREUIL.

Un pari! tu veux donc te ruiner?

ALEXANDRINE.

Eh bien je parie.

M. DUBREUIL.

Quoi ?

ALEXANDRINE.

Le mariage qui se présente.

M. DUBREUIL.

Ah, mon Dieu !

ALEXANDRINE.

Contre le célibat à perpétuité !

M. DUBREUIL, *(vivement.)*

Un moment, un moment... si tu joues gros jeu, ta perte ne m'enrichirait pas : le célibat à perpétuité ! cette perspective serait aussi effrayante pour ton père que pour toi. Faisons un pari plus raisonnable.

ALEXANDRINE.

Propose.

M. DUBREUIL.

Puisque tu parles si rarement.

ALEXANDRINE.

Très-rarement.

M. DUBREUIL.

Toujours à propos.

ALEXANDRINE.

Toujours à propos.

M. DUBREUIL.

Et que le silence doit te coûter fort peu ; je soumettrai le consentement que tu me demandes à une petite épreuve.

ALEXANDRINE, *(vivement.)*

Quelle est cette épreuve mon père ? je suis curieuse de la connaître.

M. DUBREUIL.

Je parie.

ALEXANDRINE.

Tu paries ? Voyons ce que tu paries.

M. DUBREUIL.

Mais si tu parles toujours....

ALEXANDRINE.

Oh mon dieu je te devine... Allons tu paries.

M. DUBREUIL.

As-tu fini ?

ALEXANDRINE.

Je t'écoute, mon père.

M. DUBREUIL.

Et je te marie si tu gagnes, écoute bien çà.

ALEXANDRINE.

Oui, oui, oh je tentends parfaitement.

M. DUBREUIL.

Je parie que tu ne reste pas..... un quart-d'heure sans parler.

ALEXADRINE.

Un quart-d'heure ?

M. DUBREUIL.

Pas davantage.

ALEXANDRINE.

Un quart... d'heure... de silence... c'est un peu fort.

M. DUBREUIL.

Cela t'effraye ?

ALEXANDRINE.

Moi ! oh, le danger ne m'effraye jamais !.... Allons, Florine, de moitié dans le pari... Tu consens ?

M. DUBREUIL.

Très-volontiers : j'ai une assez haute idée de la discrétion de Florine, pour ne pas craindre de perdre la gageure.

FLORINE.

Et si nous gagnons, vous nous marirez ?

ALEXANDRINE.

Demain au plus tard.

M. DUBREUIL.

Demain !.... oh, vous m'imposez là une condition un peu dure.

ALEXANDRINE.

Que la partie soit égale, car tu comprends qu'un quart-d'heure de silence.....

M. DUBREUIL.

Doit te paraître un silence..... Eh bien, soit : (*tirant sa montre et la réglant sur la pendule*) : midi quarante-deux minutes. Dans trois minutes vous serez un quart-d'heure sans parler.

TOUTES LES DEUX.

Sans parler !

M. DUBREUIL.

Ni écrire.

TOUTES LES DEUX.

Ni écrire.

M. DUBREUIL.

Permettez : j'exige encore que dans le cas où

Floricourt viendrait ici, par hasard, avant une heure, vous vous engagiez à ne faire aucuns signes, aucuns gestes; enfin d'éviter de jetter sur lui le moindre regard.

ALEXANDRINE.

Pour Floricourt seulement?

M. DUBREUIL.

Sans doute.

ALEXANDRINE, (*à Florine,*)

Sois tranquille, il ne viendra pas. (*A son père.*) J'y consens.

FLORINE.

Moi de même!

M. DUBREUIL.

Prenez-y garde, je vous veillerai de près.

FLORINE, (*lui faisant la révérence.*)

Monsieur n'oubliez pas votre promesse.

M. DUBREUIL.

Et songez bien à la votre.

ALEXANDRINE, (*d'un grand sérieux.*)

Je suis femme!

M. DUBREUIL.

Dans cette qualité, je vous souhaite bien du plaisir (*à part*); écrivons à mon neveu. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ALEXANDRINE, FLORINE.

ALEXANDRINE (*vivement.*)

Ma chère Florine! mon père a beau faire le méchant, à demain la noce!

FLORINE.

Oui, mais de la prudence!

DUO.

Ensemble, vif.

Livrons-nous à l'espérance,
Bannissons la méfiance,
Et sachons jouir d'avance,
Le bonheur nous attend là,
Quel plaisir, qu'elle allégresse,
Quel transport, ah quelle ivresse!
On ne peut exprimer çà.

ALEXANDRINE.

De Floricourt la présence,
Rendrait le pari plaisant.

FLORINE.

Observons-nous bien, le silence...

ALEXANDRINE.

Est de rigueur en ce moment,

FLORINE.

Pour demain, fête complette.

ALEXANDRINE.

Nous aurons une toilette!

FLORINE.

Mon frontin que j'aime tant!

ALEXANDRINE.

Floricourt ce cher amant!

Ensemble.

Livrons-nous, etc.

ALEXANDRINE.

Conçois-tu bien tout mon délire!
L'attente est un cruel martire.

FLORINE.

Prenons garde sur-tout d'éviter la leçon.

ALEXANDRINE.

Quelle heure est-il!

FLORINE.

Encore une minute!

ALEXANDRINE.

Bon.
Ah! l'avenir est d'un heureux présage!

FLORINE.

On n'est heureux que dans le mariage.

ALEXANDRINE.

Partageons bien l'autorité,
Exigeons réciprocité,
Point d'esclavage,
Dans le ménage.

FLORINE.

Quand on s'aime tendrement
C'est de droit assurément.

Ensemble.

Livrons-nous, etc.

ALEXANDRINE.
De la persévérance,
FLORINE.
Les trois quarts
ALEXANDRINE.
Du silence.
(*Elles vont chercher des fauteuils, et répètent en s'asseyant.*)
Du silence.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

FRONTIN, (*en entrant.*)
Ah ! les maudites courses ! le chien de métier que celui de valet de-chambre d'un père qui a une jeune fille à marier (*appercevant Alexandrine*). Bon la voilà en bonne disposition de m'écouter... (*courant à elle*) mademoiselle, votre bijoutier à sa femme malade, il ne pourra venir que dans deux jours : votre cordonnier a promis vingt paires de souliers pour le bal de demain, il vous prie d'excuser. Votre lingère déménage, tout est chez elle sans dessus dessous. Votre coiffeur fait ses pratiques en ville, il ne rentrera que ce soir. Enfin je vous annonce madame Soufflot, votre marchande de mode, qui vient ici, à toutes jambes, pour vous en apporter de toutes les espèces.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. SOUFFLOT, *et une jeune fille, tenant un carton à la main.*

FRONTIN, (*montrant la table de droite à la jeune fille.*)
Mettez-là dessus, mademoiselle.
Mad. SOUFFLOT, (*à Alexandrine.*)
Je suis bien votre servante, mademoiselle, vous voyez que je ne me suis pas fait attendre, et vous savez que dans notre état, tous les instans du jour sont si utilement employés. Les modes se succèdent avec une telle rapidité, les envois sont si fréquens, le goût si sévère, qu'il faut vraiment une tête comme la mienne pour pouvoir satisfaire à la juste impatience...

je suis à vous dans un instant... (*allant à la table*), ne touchez à rien, monsieur Frontin.... permettez, mon ami, cette partie délicate s'offense quelquefois d'un souffle indiscret.

FRONTIN.

Peste soit de la bavarde! (*allant à Florine*), mon maître a donné son consentement à monsieur Floricourt (*Florine le fixe vivement*), en vérité... et demain... ah friponne!... tu dis? (*Alexandrine lui fait signe d'approcher*) Que desire mademoiselle? (*elle lui tourne le dos pour écouter madame Soufflot.*)

Mad. SOUFFLOT.

Voici trois nouveautés copiées ce matin sur le modèle du Journal des modes, de la semaine, et je me flatte que vous y reconnaîtrez le cachet de l'artiste.

ALEXANDRINE.

« Elle en prend un.

Mad. SOUFFLOT, (*du ton le plus ridicule.*)

Veuillez diriger le fini de votre attention sur ce charmant petit bonnet du matin, orné d'une guirlande de sensitive; méditez à loisir sur cet entoillage pincé formant un petit chou qui fait remonter et folâtrer la garniture. Le parfait de cet ouvrage purement parure de négligé, donne une teinte gracieuse d'hilarité à la phisionomie, rajeunit tous les traits, et sert d'accompagnement aux pélerines brodées d'un léger dessein au plumetis.

ALEXANDRINE.

« Elle essaye le bonnet, et le rend avec peu d'empres-
« sement à madame Soufflot ».

Mad. SOUFFLOT.

Portez maintenant, mademoiselle, le sérieux de vos regards sur ce chapeau de paille jaune à bourrelet, de la fabrique de la rue du Caire, surmonté d'un nœud de mousseline en aîles de moulin. Ce petit chef-d'œuvre est le coup d'essai d'une première demoiselle qui m'est arrivée hier directement de Melun, par le Vélocifère. Talent à toute épreuve, artiste distinguée, goût exquis, tact sûr et délicat... Je dois également à sa dextérité cette capotte de basin à petit fond, très-courte sur les oreilles et pointue par devant. Ce nouveau genre ira parfaitement avec votre mameluck orné

d'une garniture bleu lapicé. Le bleu lapice est aujourd'hui la couleur par excellence (1).

ALEXANDRINE.

« Peu satisfaite du genre des bonnets, elle les tourne « dans tous les sens, et regarde Florine qui fait un « geste dédaigneux ».

FRONTIN, *(à Florine.)*

Ce sont sans doute les présens de noces ? (*Florine lui fait signe de se taire*). Comment ? (*elle réitère*) Eh parle donc ! (*Alexandrine l'appelle*) Que desire mademoiselle. (*Elle lui tourne le dos pour écouter madame Soufflot qui coupe vivement la question de Frontin.*)

Mad. SOUFFLOT, *(se rappelant.)*

Ah ! j'oubliais de vous dire que j'ai reçu ce matin, par le courier de Paris, quatre charmans bonnets de grande parure, qui m'ont été adressés par monsieur Crépon, mon estimable correspondant. Ces quatre bonnets sont destinés à mesdemoiselles de St. Hillaire, qui épousent mercredi prochain les deux neveux de monsieur *Bienvenu*, ex-garde magasin à l'armée d'Italie.

ALEXANDRINE.

« Dès l'annonce que lui fait madame Soufflot de bon- « nets arrivés de Paris, elle témoigne le plaisir « qu'elle en éprouve, et aussitôt qu'elle a fini, elle « lui fais signe en portant ses mains à sa tête, d'al- « ler chercher les bonnets.

Mad. SOUFFLOT, (*la fixant.*)

Je n'ai pas l'avantage d'entendre ce que mademoiselle me fait l'honneur de me dire.

ALEXANDRINE.

« Elle compte sur ses doigts jusqu'à quatre, et « croyant s'être bien fait comprendre, elle lui réi- « tère par un geste expressif le desir qu'elle a de « voir les bonnets.

Mad. SOUFFLOT, (*du ton le plus r dicule.*)

J'ai l'honneur d'assurer, mademoiselle, que je n'ai pas entendu un seul mot (*impatience d'Alexandrine*), non... mais il n'est pas possible que je sois devenue sourde, car je m'entends parler très-distinctement.... Vous dites mademoiselle ?

---

(1) Ces détails sont susceptibles de varier selon le cours des modes.

ALEXANDRINE.

« Elle lève les yeux au ciel, regarde Florine, tire sa « montre, fixe la pendule, s'impatiente du nombre « de minutes qui restent encore à s'écouler; puis « tout-à-coup, appercevant une écritoire et du pa- « pier sur la table, elle y court en faisant signe « d'attendre à madame Soufflot ».

FLORINE.

« Elle est inquiète du mouvement de sa maîtresse, et « s'appercevant qu'elle veut écrire, elle court à la « table en lui montrant la pendule. »

ALEXANDRINE.

« Cette observation augmente son dépit, elle se lève « de colère, jette la plume, frappe du pied et re- « vient dans son fauteuil en mettant ses deux mains « à sa tête.

Mad. SOUFFLOT, (*à Frontin.*)

Comprenez-vous, monsieur Frontin, ce que ces dames se disent par signes?

FRONTIN, (*stupéfait.*)

Pas plus que vous, madame Soufflot, mais j'ai grand peur...

Mad. SOUFFLOT, (*vivement.*)

Vous avez peur!... Vous m'effrayez, mon ami...

FRONTIN, (*continuant.*)

Que la nouvelle inattendue de leur mariage...

Mad. SOUFFLOT.

Que dites-vous? Ces dames se marient.

FRONTIN.

Demain. (*Alexandrine et Florine font un signe approbatif avec la tête.*)

Mad. SOUFFLOT, (*vivement.*)

Ah mon dieu! et je l'ignorais... (*Courant à sa fille de modes.*) Mademoiselle, reprenez bien vîte tous ces bonnets et courez rassembler dans mon magasin tout ce qu'il y a de plus nouveau, les chapeaux d'organdi, de bazin, de Perkale, les collerettes plissées, les colets à la pélerine, les voiles à la vestale, allez, allez! (*revenant à Alexandrine*) Mademoiselle, je serai de retour dans une heure, reposez-vous sur mes soins, sur mon activité, vous serez mise comme un ange,.... ne vous dérangez pas, mademoiselle, ah mon dieu! ne vous dérangez pas! (*Elle sort avec précipitation.*)

ALEXANDRINE.

« Elle voit avec plaisir que madame Soufflot est ins-
« truite de son mariage ; mais elle fait tous ses ef-
« forts pour lui rappeler par une foule de signes
« qu'elle veut les quatre bonnets précédemment
« annoncés, et elle la poursuit dans cette intention
« jusqu'à la porte, ce qui motive l'exclamation qui
« termine la tirade..... Après la sortie de madame
« Soufflot, elle fait un signe de mécontentement à
« Florine ; mais appercevant de la croisée Flori-
« court qui accourt vivement, elle va prendre un
« fauteuil en faisant comprendre à sa suivante
« qu'il ne faut plus ni signes, ni gestes ».

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FLORICOURT, *(une lettre et un contrat à la main.)*

FLORICOURT, *(de la coulisse.)*

Non, je ne puis croire à tant de perfidie ! *(entrant en scène.)* Mon oncle aura voulu m'éprouver... Mais la voici.

FRONTIN, *(courant à lui le chapeau à la main.)*

Ah, monsieur ! mon cher monsieur !

FLORICOURT, *(avec humeur.)*

Eh bien ?

FRONTIN.

Apprenez une nouvelle.

FLORICOURT.

Parle donc, maraud !

FRONTIN.

Mademoiselle Alexandrine et cette pauvre Florine sont devenues muettes.

FLORICOURT, *(vivement, faisant sauter le chapeau de Frontin d'un revers de main.)*

Imbécille !

FRONTIN, *(allant ramasser son chapeau.)*

Grand merci : c'est pour la peine.

FLORICOURT *(allant à Alexandrine.)*

Je m'attendais, cousine, à plus d'égards pour un empressement dicté par l'amour le plus tendre ; mais la lettre de mon oncle, qui m'apprend que vous refusez de consentir à notre mariage m'a fait connaître la

légèreté de votre caractère, votre étourderie, passez moi le mot; nous nous devons de la franchise..... Eh bien, me ferez-vous du moins la grace de me répondre ?

FRONTIN.

Ah bien oui, des réponses ! il y a une heure que j'en attends.

FLORICOURT, (*vivement.*)

Cousine! (*avec humeur*) ah ! c'est une plaisanterie déplacée ! songez que le notaire a dressé le contrat. Le voici : je vous épouse demain, les instans sont précieux, j'ai le consentement de mon oncle, qui ma chargé d'obtenir le vôtre (*avec un commencement de colère*). Je suis calme, vous le voyez : depuis longtems j'en ai contracté l'habitude... mais vous me forcerez à des éclats... Répondez donc, cousine ?

FRONTIN.

Quand je vous dis, monsieur.....

FLORICOURT, (*avec colère.*)

Tais-toi misérable (*avec un calme apparent*) ! du moins un regard (*avec inquiétude*), les yeux sont le langage du cœur... Vous me refusez, vous détournez la vue.....

FRONTIN.

Décidément, elles sont muettes.

FLORICOURT.

Il suffit : je vous comprends, vous ne m'aimez plus... non, non, vous ne m'aimez plus, ou plutôt vous ne m'avez jamais aimé !

FRONTIN.

Quel dommage ! perdre la parole à un âge où l'on en use avec tant de générosité.

FLORICOURT, (*avec une fureur concentrée.*)

Ma présence vous est indifférente, importune, odieuse, peut être .... Vous me haïssez, je devais m'y attendre; ... mais ce cœur que vous méconnaissez, que vous outragez va reprendre sa liberté..... Oui, oui, je deviendrez libre... je le suis déjà... Oh, vous parleriez en vain, je suis inébranlable dans ma résolution. Oui, mademoiselle, l'indifférence va remplacer l'amour, l'amour le plus tendre !... épargnez-moi la peine de vous répondre, je n'ai plus rien à vous dire (*avec explosion*). Ah, c'en est trop !..... mon ami, mon cher Frontin !

FRONTIN.

Monsieur.

FLORICOURT.

As-tu jamais connu l'amour ?

FRONTIN, (*d'un ton décidé.*)

Si j'ai connu l'amour.

FLORICOURT.

Eh bien, arme-toi du même courage.

FRONTIN.

Oh ! le courage ne m'a jamais manqué !... En compagnie.

FLORICOURT, (*revenant à Alexandrine.*)

Il en est tems encore, dumoins parlez... quelque soit mon sort, de votre bouche je l'entendrai prononcer sans me plaindre. (*plus vivement.*) Cousine, vous me devez une réponse. (*la prenant violamment par le bras.*) Mademoiselle, craignez ma fureur, je suis capable de tout ! (*courant à Frontin.*) Tu n'aimais qu'une ingrate !

FRONTIN.

Une volage !

FLORICOURT.

Une perfide !

FRONTIN.

Une coquette !

FLORICOURT.

Fais le serment de la fuir.

FRONTIN.

Je le jure !

FLORICOURT.

Tu me suivras ?

FRONTIN.

Oui monsieur.

FLORICOURT.

L'honneur l'exige.

FRONTIN.

Certainement l'honneur !

FLORICOURT.

Ne balançons plus !

FRONTIN.

Me voilà prêt.

FLORICOURT.

Partons !

FRONTIN.

Je vous suis !

FLORICOURT, (*revenant.*)

Oui mon ami, partons !... Mais l'absence fait oublier l'amour; laissons après nous l'expression de nos sentimens, écrivons à nos infidèles ! (*il va à la table de gauche.*)

FRONTIN.

Oui, monsieur, écrivons. (*à part.*) J'ai un peu négligé cette partie là, mais c'est égal, (*haut*) Ecrivons monsieur, écrivons ! (*il va prendre une grande feuille de papier, avec un paquet de plumes sur la table où écrit son maître.*) Adieu, Florine, adieu petit monstre d'ingratitude !... (*il va à la table opposée, essaye toutes les plumes*). Il n'y a pas d'encre. (*Il retourne à son maître, prend de l'encre et s'arrête devant Florine.*) Je t'abandonne pour toujours, oh oui, oui, pour toujours ! (*Comme il veut essayer d'écrire, Floricourt se lève vivement.*)

FLORICOURT, (*allant mettre sa lettre sur les genoux d'Alexandrine.*)

Vous me lirez, cette vengeance me suffit.

FRONTIN, (*sans avoir écrit, et par imitation, plie sa feuille de papier, et court à Florine.*)

Tu me liras, cette vengeance me suffit.

FLORICOURT, (*vivement.*)

Allons Frontin !... (*Alexandrine fait involontairement un mouvement pour retenir Floricourt, celui-ci s'en apperçoit, il revient, mais s'appercevant qu'on n'a rien à lui dire, il continue.*) Quel rafinement de cruauté !

FRONTIN.

De perfidie !

FLORICOURT.

O femmes !

FRONTIN.

Femmes !

FLORICOURT.

Qu'il est cruel de vous aimer !

FRONTIN.

Qu'il est cruel... (*l'orchestre l'empêche d'achever.*)

DUO.

Ensemble.

O tourment, cruel martire !
Quel trouble agite mon cœur !
Ce matin dans mon délire,
Partageant ma vive ardeur,
Je l'ai vu par un sourire,
Confirmer notre bonheur.

FLORICOURT, (*à Alexandrine.*)

Ne craignez rien, je vous oublie,
L'amour est banni de mon cœur !
S'il fait le malheur de ma vie,
Je saurai lui tenir rigueur.

FRONTIN, (*à Florine.*)

Je vais quitter le meilleur maître,
C'est un très-grand malheur pour moi !
Si jamais tu me vois paroître,
J'ai le bras bon, prends garde à toi.

(*Ensemble, après un moment de silence.*)

Armons-nous de patience,
Mon ami / Oui monsieur } de la prudence,
Contre l'amour unissons-nous,
Que notre cœur se dégage,
Femme perfide et volage
Ne vaudrait pas notre courroux.

FLORICOURT.

Traiter ainsi l'amant le plus fidèle,
Rompre des nœuds aussi charmans !

FRONTIN.

Moi qui brulais d'une flamme si belle,
Moi le modèle des amans !

FLORICOURT.

Me tromper !

FRONTIN.

Me trahir !

Ensemble.

Ah, quel affreux silence !

Cantabile à leurs maîtresses.

Deviens / Soyez } sensible à mon amour
Il est garant de ma constance,
L'amitié, la reconnoissance,
Vous / Te } le prouveront chaque jour.

FLORICOURT, *(avec dépit.)*
Conçois-tu cette indifférence!
FRONTIN.
Vit-on pareille impertinence!
FLORICOURT, *(hors de lui.)*
Mon cher Frontin! je ne me connais plus!
FRONTIN.
Eh bien, monsieur, rappelons nos vertus!
Ensemble.
Armons-nous, etc.
(Sortie à la fin du morceau.)

SCENE XVI.

ALEXANDRINE, FLORINE.

ALEXANDRINE.

« Au moment, après la sortie de Floricourt, elle « tourne la tête, et n'appercevant plus personne, « elle prend la lettre et la lit avec l'expression de « la plus vive tendresse, Florine de son côté, « ouvre la feuille de papier, et fait appercevoir « qu'il n'y a rien d'écrit. Sa lecture finie, Alexan- « drine fait un signe de satisfaction à Florine; va « à la porte, l'ouvre, regarde, écoute, s'arrête à « la croisée, en tire le rideau, puis revient avec « une gaieté folle. »

Ma chère Florine! viens prendre part à mon bonheur!

FLORINE.

« Elle met vivement ses doigts sur sa bouche en lui « montrant la pendule. »

ALEXANDRINE, *(vivement.)*

Il n'y a personne... Profitons de notre solitude et viens entendre la lecture de la lettre la plus aimable. *(tandis que Florine approche son fauteuil de celui de sa maîtresse.)* Ce tendre ami, ce cher Floricourt! *(elle lit ensuite, et pendant cette lecture, M. Dubreuil sort du cabinet, regarde à la pendule, et se place derrière les fauteuils.)*

« Je vous aimais de l'amour le plus tendre, vous « me paraissiez partager le même sentiment; j'étais « heureux, mais un autre me remplace, un autre! « n'importe, que son bonheur soit le prix du vôtre, « et je me croirai moins à plaindre. » FLORICOURT.

Quel amant ! mais il n'aime point une ingrate! Ma chère Florine, prenons courage. *(tirant sa montre.)* Il n'y a plus que deux minutes, notre triomphe sera complet, et mon père apprendra du moins une fois dans sa vie, que les femmes, sans beaucoup d'efforts, savent aussi bien garder le silence que les hommes !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL, (*vivement.*)

Qu'elle heure est-il, Alexandrine !

ALEXANDRINE.

Ah ! (*mouvement de stupéfaction, elle laisse tomber la lettre et Florine va reporter son fauteuil à l'autre bout de la scène.*)

M. DUBREUIL, (*gaiement.*)

Fort bien, très-bien, la preuve est évidente et je t'en fais mon compliment.

ALEXANDRINE.

Ah, mon dieu! qu'ai-je fait, imprudente! mon ami je t'en prie.

M. DUBREUIL.

Rassure-toi, ma chère Alexandrine, je ne prétends point t'affliger. Tu voulais parier le célibat à perpétuité, contre un quart d'heure de silence; oh! il y auroit conscience d'exiger de toi un aussi long sacrifice.

ALEXANDRINE.

Et tu veux ?

M. DUBREUIL.

Six mois de réflexions, et puis je te marie.

ALEXANDRINE.

Comment, six mois ? (*la pendule sonne une heure*).

FLORINE (1).

Une heure ! (*courant à M. Dubreuil*) Ah monsieur ! que d'actions de grâces ! Ce cher Frontin... si vous saviez tout ce qu'il a souffert, les preuves d'amour qu'il m'a donné pendant ce rigoureux quart-d'heure ; mais il ne m'est pas échappé un seul mot, un seul

(1) Florine pendant la scène entre Alexandrine et son père, court à la pendule et tient ses yeux fixés sur l'aiguille, jusqu'au moment où elle entend sonner une heure.

geste qui ait pu m'exposer à perdre une gageure d'où dépend mon bonheur, et qui vous assure à jamais.....

M. DUBREUIL, (*l'interrompant.*)

Allons, allons, dédommage toi de ton quart-d'heure de silence; ... pour prix de ta discrétion, je t'unirai demain à ton amant (*Florine saute de joie et court à la porte du sallon*).

ALEXANDRINE.

Comment, mon ami, tu voudrais marier Florine avant moi?

M. DUBREUIL.

Six mois de réflexions: songe à notre engagement, et ne me force point à humilier ton amour-propre devant mon neveu.

FLORINE.

Monsieur Floricourt et Frontin.

M. DUBREUIL.

Entrez vîte dans ce cabinet.

ALEXANDRINE.

Dan ce cabinet, mon papa?

M. DUBREUIL.

Et n'en sortez pas que je ne vous rappèle.

ALEXANDRINE, (*en sortant.*)

Floricourt en mourrera de chagrin, je ne lui survivrai pas... maudit pari!

M. DUBREUIL.

Je la tiens, tâchons d'être aussi heureux avec mon neveu.

SCÈNE XVIII.

M. DUBREUIL, FLORICOURT, FRONTIN.

FLORICOURT, (*courant à son oncle.*)

Mon oncle, mon cher oncle, vous voyez le plus malheureux des hommes! je suis trompé, trahi, désespéré!

M. DUBREUIL.

Mon ami.

FLORICOURT.

Non, mon oncle, je ne suis point aimé, ou plutôt je ne le fus jamais. Je viens d'entendre ici l'arrêt de ma mort!

M. DUBREUIL.

Calme toi, mon cher Floricourt, ma fille cherche-

rait en vain à dissimuler avec toi, le don de sa main ne peut échapper à ton amour.

FLORICOURT.

Le don de sa main, se pourrait-il! ah mon cher oncle répétez encore!

M. DUBREUIL.

Alexandrine m'avait fait depuis long-tems l'aveu de ses sentimens, et tu leur dois mon accueil favorable de ce matin; mais dans l'entretien que nous venons d'avoir ensemble, elle m'a paru effrayée de la légèreté de ton caractère et dans la crainte que ton cœur ne put résister à l'impulsion de tes desirs; elle m'a prié, les larmes aux yeux, de lui accorder six mois de réflexions.

ALEXANDRINE, (*entrant à ces derniers mots.*)

O ciel!

FLORICOURT.

Comment, six mois! vous le voyez mon oncle, je ne suis point aimé!

M. DUBREUIL, (*appercevant sa fille du coin de l'œil.*)

On nous écoute: (*haut et avec une intention bien marquée*) privé dès le berceau des parens qui t'ont donné le jour, tu deviens peut-être excusable de méconnaître en ce moment les devoirs de la piété filiale; mais Alexandrine, élevée sous mes yeux, sensible aux soins que j'ai pris de son enfance, témoin de ma tendresse pour sa mère dont je ne me séparai jamais, ne peut supporter l'idée d'abandonner la maison paternelle pour te suivre à Paris, sur le déclin de l'âge, un père tristement délaissé des objets qui lui sont chers, est bien à plaindre!

FLORICOURT, (*ému.*)

Vous, à plaindre.

M. DUBREUIL, (*avec dignité et sensibilité.*)

Ne crois pas, mon ami, que je veuille mettre le plus léger obstacle à vos moindres desirs. Je n'ai plus désormais une longue carrière à parcourir, et la tâche d'un bon père est dignement remplie quand il a assuré le bonheur de ses enfans.

FLORICOURT, (*avec la plus vive émotion.*)

Mon cher oncle! votre bonté me rappèle tous mes torts; ils sont au-dessus de votre indulgence!... mais je saurai vous les faire oublier. L'amour qui m'égara me rend aux devoirs de la nature. Je veux désormais